

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 8 Mars 1862.

GRAND - THÉÂTRE.

Les Bals. — M. RENARD.

En dehors de quelques représentations tirées du répertoire ordinaire, telles que *la Favorite*, *le Trouvère*, *la Sirène*, *le Domino Noir*, nous n'avons à parler que des bals et de la représentation de *Lucie* donnée par M. RENARD, représentation qui avait attiré au Grand-Théâtre tout ce que notre ville compte d'amis et d'admirateurs de notre ex-premier ténor. — Chacun a pu constater avec plaisir que les difficultés de prononciation et de vocalise qui étaient la suite de l'opération subie par Renard étaient sensiblement modifiées et tendaient à disparaître complètement. — Nous n'avons pas besoin de dire quel accueil lui a été fait; mais si tout d'abord le souvenir du plaisir que nous lui avons dû autrefois et la sympathie qu'on doit à une grande infortune a été la cause première de cette manifestation, les bravos qui ont acclamé M. Renard après le quatrième acte s'adressaient bien réellement à l'artiste qui chantait le rôle d'Edgard, et ces bravos étaient mérités.

FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

du 25 Février 1862.

LES LUNDIS DE JACQUES.

VI.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Oh ! ces jours-là, ces jours-là... comme nous étions glorieux, Jeanne et moi !

Notre fils était complimenté, fêté par toutes les autorités. On imprimait son nom dans le journal !

D'autre part, son petit pécule allait toujours grossissant de telle sorte que ça faisait plaisir à voir.

Jamais un temps d'arrêt dans notre thésaurisation ignorée de tous; jamais la plus petite brèche pour les besoins de Maurice... Sa gentillesse avait payé les frais de l'école, son talent paya

La danse, non pas cette danse savamment réglée du corps de ballet, mais celle de tout le monde, de ceux qui dansent avec ou sans mesure, a régné en maîtresse au Grand-Théâtre. Ce fut d'abord le bal donné par souscription au profit des ouvriers sans travail, et après les deux spectacles-bals qu'on a permis à la direction de donner pour l'indemniser du local qu'elle avait prêté à la Commission de secours.

Nous empruntons au *Progrès* le compte-rendu du premier.

« Samedi soir, au Grand-Théâtre, la charité se présentait sous les formes les plus gracieuses. La scène et le parterre du théâtre s'étaient unis pour cette solennité; les coulisses toutes confuses de recevoir un monde auquel elles ne sont pas accoutumées, avaient pris un aspect de dignité approprié à la circonstance; elles représentaient deux portiques soutenus par des colonnes dorées, à base carrée, de marbre, et dans lesquels des escaliers en gradins avaient été disposés. Le fond de la scène était occupé par une estrade d'un goût élégant et qui remplissait la scène dans toute sa largeur; c'était la place réservée à un orchestre nombreux. Du parterre s'élevait un escalier monumental à deux rampes,

ceux du collège et le reste.

Oh ! je te le disais bien, monsieur Durand, il y a des enfants qui naissent avec une mine d'or dans leur cerveau.

Toi-même, lorsqu'il entra dans cette maison, tu m'avais demandé tout d'abord une année de surnumérariat, et dès le premier mois, tu lui donnais des appointements, qui furent augmentés dès le second trimestre, et ainsi de suite.

De là, une nouvelle succession de joies, mais désormais pour moi seul.

La pauvre mère était morte.

Morte heureuse et souriante, car elle savait que l'avenir de son fils était assuré.

A partir de ce grand chagrin-là, je mis encore plus d'acharnement à mon travail, à mon système d'économie et de spéculation. Nous étions deux à gagner maintenant; Maurice me donnait les trois quarts de ses appointements, et sans se douter, le digne garçon, que je lui gardais

qui escaladait les premières et allait, à travers la loge du divan, aboutir dans le couloir, en face de l'entrée du foyer. Le foyer avait été orné d'une masse de fleurs de serres que l'on avait groupées en amphithéâtre dans les deux extrémités; un buffet américain y avait été dressé dans toute la longueur.

« Dès huit heures, cent dames patronesses sont venues occuper les places qui leur étaient réservées et donner au bal qu'elles patronaient des allures dignes et convenables.

« A neuf heures, l'orchestre, sous la direction de M. Georges Hainl, a exécuté les ouvertures du *Domino noir* et de la *Sirène*; c'était bien commencer. L'aimable concours de M. George Hainl a fait le meilleur effet; il lui appartenait de faire le premier les honneurs d'une salle où il a depuis si longtemps par ses succès conquis droit de cité. Pendant ce temps, la salle s'est remplie; les premières se sont couvertes de toilettes de bal et sont devenues un véritable parterre de roses entourées de mousseline. Les loges se sont ouvertes devant des toilettes resplendissantes d'éclat; il est regrettable que la conformation de ces loges soit telle que les personnes qui les habitent soient à l'abri des regards de la salle, plus

cet argent-là, à qui je faisais faire aussi la boule de neige.

Oh ! oh ! ce matin je montrais aux camarades un bout d'article de journal dans lequel il est prouvé qu'un sage travailleur peut amasser deux mille cinq cents pistoles en sa vie; mais le journal a calculé sur une économie de quatre francs seulement par semaine, et sans tenir compte de ce que peut l'amour paternel.

D'ailleurs, il m'est survenu, à moi, quelques bonnes aubaines.

J'avais acheté une obligation qui a été favorisée au tirage. Sainte-Adresse est devenue à la mode, et j'ai vendu, cinq ou six fois plus cher qu'ils ne valaient, la maisonnette et le champ de Madeleine.

Mais ces petits bonheurs-là, monsieur le curé prétend que le bon Dieu les donne toujours à ceux qui les méritent.

Et je crois les avoir mérités.

qu'il ne s'agirait pour l'agrément du coup d'œil.

» A dix heures l'ensemble de la salle présentait un aspect des plus animés et des plus imposants à la fois. La plate-forme qui était en haut de l'escalier intérieur a servi toute la soirée de point de vue à une foule qui ne pouvait se lasser de contempler ce coup d'œil féérique. Cet agencement général fait vraiment honneur au goût de M. Desjardins, qui a été le grand ordonnateur de toutes les dispositions intérieures.

» A dix heures, un orchestre de danse, habilement conduit d'abord par M. Rebsamen et ensuite par M. Cherblanc, a mis tout le monde en mouvement. « Allons, Mesdames, une contredanse pour les pauvres, s'il vous plaît. » On ne s'est pas fait prier ; jusqu'à une heure du matin l'espace manquait, et il était impossible de danser sans s'écraser un peu ou sans écraser son voisin. Mais une fête où l'on ne se bouscule pas n'a jamais été une belle fête. A une heure, le vide s'est fait petit à petit. Un peu plus tard on faisait cercle pour voir danser une femme à la mode. Puis tout finissait et l'on comptait la caisse, qui promettait une belle quantité de bon pain pour les malheureux. »

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfices de MM. DORSAY et LAMY.

Quel que fût le succès de *la Bouquetière*, il a bien fallu l'interrompre pour donner la place à *la Fille du paysan*. Cette représentation a eu lieu au bénéfice de M. Dorsay, un de ces artistes que la critique aime à rencontrer. Voilà bientôt vingt ans que M. Dorsay occupe un des premiers rangs aux Célestins, et jamais le public ne s'est lassé de l'entendre. Durant cette longue carrière, nous l'avons vu toujours comédien intelligent et cons-

cieux, dévoué à l'œuvre commune et pénétré de ce respect pour le spectateur, qui fait la force et le talent d'un acteur. Aussi, malgré ce défaut de la nature humaine qui fait qu'on attache peu de prix à ce que l'on possède, M. Dorsay ne s'est jamais vu diminuer dans l'estime, et, aujourd'hui comme il y a dix ans, c'est avec une faveur constante qu'on l'accueille. Nous sommes dans ces lignes l'interprète du public qui n'a pu, grâce aux circonstances, montrer à un acteur aimé, le jour de son bénéfice, de quelles sympathies il était l'objet.

La Fille du paysan est un de ces drames comme M. Dennery seul sait les faire. La charpente en est robuste, l'intrigue bien conduite, l'intérêt s'y accroît à chaque scène ; il sait à merveille mettre en jeu les passions, et nul doute que si M. About avait eu l'idée de prendre M. Dennery pour collaborateur dans *Gaëtana*, il aurait à se vanter d'un succès au lieu de déplorer une chute.

Par malheur, les drames de M. Dennery sont plus faciles à entendre qu'à raconter, les événements s'y compliquent si bien, qu'il faudrait un volume pour débrouiller ce chaos. — Il s'agit, en effet, de M^{lle} Jeanne Champelou, fille d'un paysan enrichi, qui devient mère sans le savoir, à l'aide d'un narcotique qui lui est administré, sans que la volonté de personne y prenne part. Elle épouse au dénouement celui qui l'a séduite ou déshonorée sans le savoir lui-même. Jugez donc quels détours est obligée de faire l'action pour arriver à ce résultat.

La Fille du paysan est encore un succès pour le théâtre des Célestins, mais surtout c'est un grand, un vrai, un légitime triomphe pour M. Saliné, qui joue le rôle créé à Paris par Paulin-

Ménier, et pour M^{lle} Déricieux, l'héroïne de la pièce. Il est impossible d'avoir plus de passion, de mieux rendre cette lutte dramatique entre la pudeur offensée d'une jeune fille et le sentiment maternel qui s'éveille tout à coup dans son âme.

M. Lemaitre doit aussi revendiquer sa part dans le succès. Le personnage d'André Lauriaul est en effet sympathique, et le talent de M. Lemaitre est apte à faire ressortir ces nuances délicates que comporte le sentiment. — M^{me} D'Herblay et M. Laty ont des rôles un peu effacés, mais ils ne sont pas gens à les laisser complètement dans l'ombre.

Nous avons eu pendant cette quinzaine d'autres premières représentations, telles que *On demande une lectrice*, une bluette légère et assez bien tournée, et la reprise du *Diable*, comédie de mérite, mais un peu froide, et par conséquent ayant passablement vieilli.

Parlons un peu du *Carnaval des Gueux*, folie en 5 tableaux, épisode burlesque de carnaval, qu'on a joué le mardi-gras, au bénéfice de M. Lamy.

La salle était comble ce jour-là, et des stalles aux dernières galeries on n'aurait pas trouvé une place. Heureux bénéficiaire ! heureuse direction aussi, car depuis deux mois il en est à peu près de même tous les soirs. Ce serait à faire croire que la misère qui nous coudoie est un mensonge, si l'on ne savait que de tous les plaisirs le théâtre étant le moins coûteux, c'est le seul qu'on puisse se permettre en temps de gêne.

A coup sûr, ce n'est pas moi qui dirai dans une analyse minutieuse le thème sur lequel les auteurs du *Carnaval des Gueux* ont bâti leur pièce. J'aimerais mieux la voir dix fois de suite que de la raconter une. — Béranger, en compo-

Bref, voici dans ce portefeuille tous mes titres et toutes mes valeurs en bon ordre.

Ouvre-le, Durand, et vérifie... tu t'y connais.

Il y en a là pour cent vingt-trois mille francs.

C'est la dot de Maurice.

VII.

L'armateur avait écouté toute la seconde partie de l'histoire de Jacques avec une émotion de plus en plus visible. Plusieurs fois même, il lui était venu des larmes dans les yeux.

En entendant ce gros chiffre de cent vingt-trois mille francs, il se redressa tout à coup, stupéfait, incrédule encore.

Mais Jacques ayant insisté du geste, il ouvrit le portefeuille, examina, additionna.

C'était exact, c'était vrai,

— Quant à ce qui manque pour parfaire la somme ronde, reprit Jacques, au lieu de laisser partir le fils, envoie le père en Californie, en Austra-

lie, où tu voudras. Je suis encore assez jeune, assez vigoureux, pour gagner là bas soixante-dix-sept mille francs, et, Dieu aidant, je les rapporterai, foi de Jacques Renaud ! Je ne te marchande donc pas, je te demande du crédit, voilà tout.

— Quoi ! Jacques, tu partirais ?

— Il le faut de toute façon, car la veste du bonhomme Renaud jurerait dans ton hôtel... et je le comprends bien, va... pour que mon fils soit heureux, il faut que son père disparaisse... il disparaîtra.

Jacques se détournait pour essuyer une larme.

Puis, voyant que le millionnaire évitait de répondre :

— Est-ce une affaire conclue ? demanda-t-il en retrouvant le sourire.

— Mais, balbutia Durand, mais sais-je seulement si ma fille...

— Elle va te répondre elle-même, dit Jacques en montrant la jeune fille qui venait de paraître

sur le seuil ; interroge-la... la voici !

Clémentine avait tout entendu ; des pleurs baignaient son charmant visage ; son regard seul était un aveu.

Elle vint cacher sa rougeur dans le sein paternel.

— Victoire ! s'écria Jacques, il ne manque plus ici que Maurice.

Et comme M. Durand faisait un geste pour le retenir :

— Oh ! sois tranquille, s'empressa-t-il d'ajouter, mademoiselle Clémentine arrive de l'église, Maurice s'y trouvait, gageons qu'il n'est pas bien loin... Et tiens ! que te disais-je ?... le voici justement en face de cette fenêtre... Ohé ! Maurice, ohé !

— Comment ! tu l'appelles ?

— Eh ! parbleu, oui... ne faut-il pas qu'il vienne remercier son beau-père ?

— Mais tu n'oublieras pas ce que tu m'as pro-

sant sa chanson, ne se doutait pas que le Français *né malin* y trouverait un prétexte à vaudeville, et qu'en l'an de grâce 1862, quatre artistes, peintre, musicien, sculpteur et doreur, fondaient sous ses auspices un club dont a fait partie quiconque a eu vingt ans, c'est-à-dire de la jeunesse, de la gaité, du talent et pas d'argent. Le club des *Sans-le-Sou* est le seul, le vrai, et compte parmi ses membres quelques millions d'adhérents.

Cherchez ce que peuvent faire, dans le but de s'amuser, quatre jeunes gens dans cette position; accolez-leur un huissier et son clerc, une bonne et son carabinier, joignez-y un Anglais quelconque qui n'a jamais plus ri que la statue du commandeur; une accorte et gentille chanteuse des rues, Rose Trognon, déguisant son sexe sous les traits de Bibi-Tapin, le tambour de la trente-deuxième demi-brigade; mêlez-y enfin des costumes empruntés aux plate-bandes du jardin et aux magasins d'ébénistes, et vous aurez le *Carnaval des Gueux*.

Dans ces sortes de pièces, la palme est à l'artiste qui a fait le plus rire. Ici nous sommes embarrassés, et, pour sortir de ce mauvais pas, nous vous renvoyons à l'affiche. CH. MAURIS.

La population lyonnaise a donné une preuve de plus de la sympathie qu'elle éprouve pour l'institution des jeunes aveugles, fondée et dirigée par M^{lles} Frachon, en assistant au concert donné à leur bénéfice, le dimanche 23 février. L'affluence a été telle, que la salle du Cercle musical a eu peine à la contenir.

Le programme a été suivi avec la fidélité qui a toujours signalé les concerts de cette Institution.

mis... tu partiras...

— Dès demain... dès ce soir... aussitôt après être allé faire une prière sur la tombe de Jeanne!

VIII.

Jacques ne partit pas.

Au lieu d'exiler sa veste, on l'allongea; c'était plus généreux et plus sage.

Seulement, pour compléter la dot de son fils, — et Jacques y tenait absolument, — il a acheté le chantier, il en est devenu le patron.

Ce qui ne l'empêche pas de mettre encore la main à la besogne, et parfois, durant les heures de repos, au bord de la mer, de raconter à ses ouvriers, comme exemple de ce que peuvent le travail et l'économie, l'histoire des lundis de Jacques.

CH. DESLYS.

FIN.

Quant à l'exécution par les bénéficiaires mêmes, elle a été irréprochable, c'est du moins l'avis de tous les auditeurs qui ont applaudi sans restriction, soit les compositions musicales, soit la déclamation poétique, soit encore les expériences de lecture, écriture, calcul.

Une bonne part des applaudissements revient de droit à M^{lles} Frachon, pour leur dévouement envers ces pauvres infortunés, et la méthode dont elles se servent pour les amener au degré d'instruction dont ils ont fait preuve dans cette soirée.

Honneur aussi à M. Penavaire, dont le talent a toujours été acquis à cette œuvre de charité, et qui, dimanche dernier, a trouvé la récompense qui lui était due, dans les bravos qui lui ont été décernés ! F. BOILY.

La décentralisation artistique vient de faire un nouveau pas, et c'est à la ville de Toulouse qu'elle en est redevable.

Simon de Montfort, grand opéra en 5 actes et 6 tableaux, dû à la collaboration de M. Metge (pour le libretto) et de M. Germain (pour la partition), a été représenté sur le théâtre du Capitole, le mercredi 9 février dernier. — Quoique cette œuvre n'ait pas reçu la consécration parisienne, qui semble indispensable à toute œuvre d'art, elle a parfaitement réussi sur la scène toulousaine. Tous les journaux de la localité, même les plus hostiles, reconnaissent la victoire de MM. Metge et Germain.

Encore quelques succès comme celui de *Simon de Montfort*, et Paris perdra le privilège qu'il a possédé jusqu'ici, de délivrer pour ainsi dire les passe-ports aux ouvrages lyriques ou dramatiques.

Que quelques directeurs fassent preuve d'intelligence, comme l'a fait M. Lafeuillade, en donnant l'hospitalité aux jeunes auteurs qui, certes, ne manquent pas en province, et la décentralisation sera un fait accompli. — C'est ce que nous appelons de tous nos vœux.

VERS D'ENTR'ACTE.

A ces Dames.

ODYSSÉE.

I.

Vous, dont la jeunesse et les charmes
Ont tant de pouvoir et d'attraits,
Que de cœurs vaincus par vos armes,
Que de cœurs percés par vos traits!

Vous avez pour champ de bataille
Les théâtres et les salons,
Le sourire est votre mitraille,
Vos jolis yeux sont vos canons.

Vaillante troupe des coquettes,
Je veux célébrer dans mes vers,
Et vos combats et vos conquêtes
Dans les bals et dans les concerts.

Et je viens, chanter de vos gloires,
Je viens, conquérantes des cœurs,
Jeter des fleurs sur vos victoires
Et des larmes sur vos malheurs.

II.

Vous avez, fières héroïnes,
Dans les cartels de vos amours,
Pour armures des crinolines,
Pour casques chapeaux de velours.

On lit au haut de votre enseigne,
Ces mots en toute langue écrits :
PARTOUT L'AMOUR GOUVERNE ET RÉGNE !
AMES ET CŒURS, SOYEZ CONQUIS !...

Pour ces mots vous allez vous battre
Dans mille combats singuliers,
Au bal, au concert, au théâtre,
Contre de lâches chevaliers.

(Si je prononce le mot lâche,
Ce n'est pas inconséquemment,
Lola-Montès, votre cravache
L'a prouvé surabondamment.)

Votre mot d'ordre est le caprice;
Les plaisirs sont vos seules lois,
Et par l'audace et l'artifice
Vous obtenez tous vos exploits.

J'ai vu par vos hordes guerrières
Tous vos ennemis terrassés,
Et de vos éternelles guerres
J'ai vu les éternels blessés.

Car les batailles sont vos fêtes;
Mais noble générosité,
A tout prisonnier que vous faites
Vous accordez la liberté.

Puis de leurs dépouilles opimes
Avec orgueil vous vous parez,
Et sous les yeux de vos victimes
Souriantes, vous vous montrez.

III.

Tant que votre casque étincelle,
Tant que votre armure luit,
La victoire vous est fidèle
Et la fortune vous sourit.

Mais l'amour ainsi que le gloire
A ses revers, c'est le destin,
A la plus splendide victoire
La défaite succède enfin.

Alors adieu, concert, théâtre,
Adieu, les amours insensés,
Adieu, cette foule idolâtre,
Adieu, les flatteurs empressés....

Vous ne viendrez plus dans vos stales,
Dans la soie et les diamants,
Comme des fleurs dans leurs pétales,
Briller aux yeux de vos amants.

Adieu, l'amour et l'espérance,
Quant l'éclat de vos yeux ternit,
Votre réalité commence
Et votre illusion finit.

IV.

Oui, maintenant plus de conquêtes,
Plus de combats... l'heure a sonné,
Voyez cette ombre qui vous guette,
Son œil creux, son bras décharné.

C'est la misère au front livide...
La voyez-vous?... le jour, la nuit,
Comme un oiseau de proie avide
De cadavres, elle vous suit.

Sur le champ clos de la victoire
Vous tomberez toutes un jour,
La honte suivra votre gloire,
Et la misère votre amour.

ANTONY RÉAL.

L'HÉRITAGE DE TANTALE.

II.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Cette cécité est-elle donc incurable ? demanda M. Tribert, touché du dévouement de la pauvre femme et des efforts qu'elle faisait pour en diminuer le mérite.

— Les médecins de Nancy pensent qu'il reste peut-être une chance, sans cependant oser l'affirmer. Puis il faudrait s'adresser à un praticien célèbre, aller à Paris, se soumettre à un traitement, que sais-je ! Il est des guérisons qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Gilbert, avec ses appointements de teneur de livres, et Pauline, malgré la merveilleuse agilité de son aiguille, ne sont pas encore en position de faire face à un pareil sacrifice. Nous verrons cela, conclut gaiement l'aveugle, quand Gilbert sera devenu commerçant, et lorsque sa sœur aura trouvé le parti que ne peuvent manquer de lui procurer ses qualités. Ah ! si ce malheureux Durbach avait au moins la conscience de rendre une partie de ce qu'il nous a enlevé !

— Avez-vous fait quelque tentative ? reprit M. Tribert.

— Nous avons consulté un homme d'affaires qui a pris la peine d'écrire à Utrecht, le lieu de refuge de ce Durbach. Mais la réponse n'a pas été encourageante. Durbach, en changeant de pays, n'a pas changé de caractère. Il faudrait plaider, poursuivre. Une montagne à soulever pour de pauvres gens ! Si mes yeux exigent tant d'argent, jugez de ce qu'il faudrait pour lutter en justice !

M. Tribert semblait réfléchir.

— Je ne vois rien qui puisse payer le service que l'on m'a rendu ici, dit-il tout à coup, car il est des choses que la reconnaissance acquitte seule, et des natures trop élevées pour qu'on puisse songer à les offenser par une offre ou par un don. La générosité est l'orgueil des pauvres. Cependant, la reconnaissance doit s'efforcer de faire ses preuves, l'occasion ne me favorise guère, mais telle qu'elle, je la saisis. Je vais en Belgique et je compte visiter la Hollande. Autorisez-moi à agir en votre nom ?

— N'est-ce pas un moyen détourné de revenir à un paiement ? demanda Gilbert.

— Comment cela ?

— En risquant les dépenses impossibles qui nous ont arrêtés.

— Non, en cas de succès je vous en demanderai le remboursement.

— Et en cas de perte ?

— Je vous ferai crédit jusqu'à ce que vous soyez négociant, et vous le serez, foi de Tribert, dussé-je vous établir le représentant de la fabrique Muller dont je suis l'associé.

— De cette manière, il est difficile de repousser votre proposition. Vous y mettez tant de délicatesse....

M. Tribert interrompit les remerciements et examina les pièces de l'affaire dont il fit un rouleau.

Une heure après, le mandataire improvisé de la famille rentra à Nancy par une de ces belles soirées qui succèdent ordinairement aux orages.

— Qu'on se moque encore des amateurs de monuments historiques, pensa-t-il en pressant sa monture. Si je réussis, Charles-le-Téméraire aura l'honneur d'une part dans mon succès.

III.

Maître Van Vylder, chez lequel se présenta M. Tribert dès son arrivée à Bruxelles, était un Flaman complet qui s'encadrait dans ses fonctions comme un tableau de Quintin Metsys dans l'ogive d'une cathédrale. On ne pouvait imaginer un accord plus complet entre les fonctions de notaire, telles qu'on en comprend l'idéal, et l'homme qui en était investi. Pour maître Van Vylder, sa profession était un sacerdoce. Il l'exerçait avec la gravité magistrale qu'il tenait de son tempérament et de son origine. A le voir, il semblait un bourgmestre échappé d'une toile de Rembrandt. On n'eut certainement pas osé, à l'aspect de son visage sincère, de son regard limpide, miroir d'un esprit droit et pénétrant, hasarder une proposition équivoque.

M. Tribert fut séduit par cette honnête physiologie. Après s'être fait connaître, il demanda l'explication de l'étrange mission qui lui était imposée par un inconnu.

— Vous saurez probablement à quoi vous en tenir, dit le notaire, lorsque vous aurez pris connaissance des papiers dont l'enveloppe porte votre adresse, accompagnée de la recommandation expresse de ne les remettre qu'à vous seul.

— Et si je n'avais voulu ou pu venir ?

— Je devais les brûler sans les lire.

— Et alors ?

— Un codicille dont je suis dépositaire devait remplacer le testament mystique que vous devez ouvrir sans témoins.

De plus en plus intrigué, le Strasbourgeois se rendit, en compagnie du notaire, à la maison du docteur et s'installa carrément en face d'un paquet qui portait plusieurs fois répétés les for-

melles recommandations signalées par le notaire.

Lorsqu'il fut seul, M. Tribert rompit les cachets.

Tout d'abord il trouva une lettre qui sembla faire jaillir un trait de lumière et provoqua un étonnement suivi d'une sincère affliction.

En remontant dans ses souvenirs, le lecteur venait de retrouver un ancien ami d'enfance, compagnon d'études qu'il avait perdu de vue. Neveu d'un Bruxellois qui l'avait adopté, Frantz Lieder était devenu le docteur Van Koëck.

Après une longue méditation, dans laquelle passèrent tous ses souvenirs de jeunesse, ses amitiés dispersées ou anéanties, les idylles printanières dont les bords du Rhin avaient été le cadre, et tous ces épisodes de la folle jeunesse dont Frantz avait été l'un des plus actifs personnages, M. Tribert se décida à entreprendre la lecture du manuscrit qui accompagnait cette traite tirée sur son ancienne amitié.

Il s'attendait à une de ces nomenclatures qui règlent par des générosités posthumes le capital et les intérêts des dettes de reconnaissance.

AMÉDÉE AUFAYRE.

(La suite au prochain numéro.)

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Les deux derniers bals n'ont pas été moins beaux que les précédents et le coup d'œil qu'ils présentaient était vraiment féérique par la diversité des costumes et la richesse des toilettes.

Ainsi que nous l'avons présumé, le quadrille *Madame Blanc-Mignon* a été un nouveau succès pour D'Ancre, son auteur, il a été vivement acclamé et redemandé par deux fois.

Nos comptes réglés avec le passé, parlons un peu de l'avenir.

Le carnaval est mort, c'est le calendrier qui le dit ; mais, par privilège, il a encore droit de vie dans notre ville, et l'Alcazar prépare ses plus belles fêtes de nuit, c'est-à-dire les bals que dirige chaque année ANTONY LAVOTTE. Ajouter des éloges à ce nom serait superflu. Nous nous contenterons de dire que le répertoire qu'il apporte cette année surpasse, s'il est possible, en beautés musicales, en richesse d'orchestration, tout ce que nous connaissions de ce compositeur infatigable.

F. BOILY.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.